

— Je vais écrire moi-même.
— Faible comme vous êtes !
— J'aurai bien la force de tenir une plume.
— Mais le docteur l'a défendu.
— Le docteur n'en saura rien.
— Si la fatigue aggrave votre état.
— Je me sens beaucoup mieux et cela ne me fatiguera pas. Il y a là, sur cette table, un buvard, du papier, des plumes. Veuillez mettre tout cela sur mon lit, et vous aurez la complaisance de tenir l'encrier.

Jeanne s'empressa d'obéir, et Lucie, d'une main un peu tremblante, traça les lignes suivantes :

« Cher Lucien bien-aimé,

« Je vais vous dire la vérité tout entière, mais ne vous alarmez pas car je vous jure que je ne vous cache rien et qu'il ne faut concevoir aucune crainte. Je suis dans mon lit, blessée, mais vous voyez que ma blessure n'est point grave, puisque je peux vous écrire. J'ai été victime d'un odieux attentat. On a voulu m'assassiner pour me voler, et on m'a pris l'objet auquel je tenais le plus au monde, la jolie petite montre dont, à force d'économie, vous m'avez fait cadeau. Voici ce qui s'est passé.

Ici, la jeune fille racontait son voyage à la Garenne, l'agression d'un inconnu, sa chute et son évanouissement, l'arrivée providentielle de maman Lison, et enfin la manière affectueuse dont elle avait été accueillie chez le commissaire de police de Bois-Colombes. Elle terminait en disant : « D'ici à deux ou trois jours, je pourrai retourner à Paris, je l'espère bien, rentrer dans ma chambrette, où tout me parle de vous, et reprendre mon travail. Je ne suis point du tout abandonnée. La femme du commissaire, une aimable et gracieuse personne, me tient habituellement compagnie, et la bonne maman Lison vient me voir chaque jour. Enfin je prends mal en patience, et je ne songerais point à me plaindre s'il m'était possible de vous dire de vive voix que je vous aime encore un peu plus qu'hier, et que je vous aimerai demain un peu plus qu'aujourd'hui. Et ce sera toujours ainsi.

« Votre fiancée, bientôt votre femme, n'est-ce pas ?

« LUCIE. »

La jeune fille mit sa lettre sous enveloppe après avoir appuyé ses lèvres sur le papier, pour envoyer de loin un baiser à Lucien ; elle écrivit l'adresse et tendit l'enveloppe à Jeanne Fortier qui se hâta de faire disparaître les objets placés sur le lit. Il était temps. Le docteur entra, et il n'aurait pas manqué de gronder bien fort s'il s'était aperçu qu'on venait de lui désobéir. Mais il ne vit rien, constata un mieux sensible et traça la formule d'une potion dont Lucie devait boire une cuillerée d'heure en heure et qui hâterait le retour de ses forces, par conséquent sa convalescence. Jeanne alla chez le pharmacien faire préparer la potion, la rapporta et partit pour Paris.

.

Mademoiselle Amanda était d'une humeur masacrante. Elle avait attendu à l'heure du déjeuner le pseudo Arnold de Reiss, et celui-ci ne s'était point gêné pour lui fausser compagnie, sans même donner la peine de la prévenir de ne pas compter sur lui. Dans la journée, l'essayeuse de madame Augustine reçut par la poste une lettre de son platonique amoureux. Cette lettre contenait un billet de mille francs et annonçait qu'Arnold étant obligé de faire un voyage imprévu et d'assez longue durée, il avait le regret de partir sans voir sa « Poulette. » Amanda serra le billet de banque avec soin et froissa la lettre avec colère. Ce départ si brusque cachait-il une rupture ? Ce voyage était-il véritable ? Voilà ce que se demandait l'essayeuse fort désappointée, car elle avait fondé de grandes espérances sur Arnold de Reiss, espérances qui s'évanouissaient en fumée. Impossible de se répondre ! Aucun moyen d'éclaircir ses doutes ! Ovide avait eu soin de ne lui fournir aucun indice qui pût l'aider à retrouver sa piste. Elle en était réduite à se lamenter sur l'écroulement de ses beaux châteaux en Espagne.

Mieux renseignés que mademoiselle Amanda, nos lecteurs ont compris qu'il s'agissait d'une rupture définitive. Ovide du moins le croyait. Le billet de mille francs était le prix des renseignements donnés au sujet de Lucie. N'ayant plus besoin de l'essayeuse de madame Augustine, il la mettait carrément de côté, et comptait bien ne la revoir jamais. En cela il se trompait.

.

Lorsque Lucien Labroue jeta les yeux sur la lettre dont nous avons reproduit la plus grande

partie, il reçut en plein cœur un coup terrible. Lucie avait failli mourir. Lucie, victime d'un misérable assassin, gisait sur son lit de douleur, et il n'était pas là, près d'elle, pour la soigner ! Qui sait si la jeune fille, voulant lui éviter de trop poignantes angoisses, ne lui cachait pas la gravité de sa blessure ? Le fils de Jules Labroue éprouvait une véritable torture morale. A quelle résolution s'arrêter ? Partir pour Paris ? Abandonner la surveillance dont il était chargé ? Trahir la confiance de son patron ? Le pouvait-il ? Assurément il ne le pouvait pas sans encourir la disgrâce de Paul Harmant, sans risquer de perdre son emploi, de compromettre son avenir. Il lui fallait attendre la fin des travaux de Bellegarde et se contenter d'une correspondance quotidienne avec Lucie. C'est ce qu'il résolut de faire, mais en se disant :

— Ah ! si j'étais libre, comme je serais vite auprès d'elle !

De tout ce qui précède résulte la preuve que personne ne pouvait soupçonner les vrais motifs de la tentative d'assassinat commise sur la jeune fille. Pour tout le monde, il ne s'agissait point d'un crime prémédité ayant pour but de se débarrasser de Lucie, mais de l'acte brutal d'un rôdeur de barrières présumant au vol par le meurtre. Ovide Soliveau et le faux Paul Harmant, son complice, pouvaient et devaient se croire à l'abri de tout soupçon. En conséquence, ils dormaient en paix sur leurs deux oreilles. L'un et l'autre avaient lu très assidument les journaux, pour savoir si l'on parlait du crime de Bois-Colombes. Les journaux étaient restés muets. Ovide Soliveau se félicitait de ce silence, et Jacques Garaud, de son côté, s'en applaudissait.

Le parquet ne s'était point ému d'une tentative de meurtre n'ayant pas amené la mort, car de tels actes sont malheureusement trop fréquents dans la grande banlieue de Paris. A la suite du procès-verbal du commissaire, aucun juge d'instruction ne s'était rendu sur le théâtre du crime. Le parquet avait simplement ordonné de prendre des mesures de police pour assurer la sécurité des habitants de Bois-Colombes, et de chercher le numéro d'ordre de la montre volée. Lucie, ayant donné l'adresse du magasin d'horlogerie où son fiancé avait acheté cette montre, la recherche ne fut ni longue ni difficile. On prit note du numéro et on attendit que l'assassin, en cherchant à vendre le bijou volé, vint se livrer lui-même à la justice.

A l'hôtel de la rue Murillo, les choses suivaient leur cours naturel. Paul Harmant s'abstenait provisoirement de parler à sa fille de Lucien Labroue. Le jeune homme, dans ses lettres à son patron évitait d'écrire le nom de Mary.

— Lorsque Lucien sera de retour, se disait Jacques Garaud, lorsqu'il aura connaissance de la disparition de celle qu'il aimait ou qu'il croyait aimer, je jugerai de l'effet produit sur lui par cette nouvelle, et alors j'agirai.

L'état de Mary restait le même. Renfermant ses souffrances en elle-même, s'efforçant de cacher ses poignantes douleurs, elle ne laissait pas échapper une plainte, elle ne prononçait pas une parole de reproche ; pourtant son père lisait dans son âme, comprenait ce qu'elle ne disait point et se demandait s'il ne ferait pas bien de hâter le retour de Lucien.

(La suite au prochain numéro.)

LE TEMPS EST UN GRAND MAÎTRE

D'HABITUDE on nous représente le Temps comme un vieillard osseux, avec une longue barbe blanche, de grandes ailes qui lui donnent un vol rapide, tenant d'une main une horloge à sable et de l'autre sa redoutable faux. Mais il nous faut voir le temps sous une forme tout autre et non moins vraie. Cette fois, ce n'est plus le grand faucheur qui renouvelle le monde, c'est un maître qui tient école.

Les écoliers, qui sont-ils ? Tant que nous sommes, jeunes et vieux, grands et petits. Ce qu'il enseigne ce maître sévère, c'est difficile à dire en peu de mots, car cela comprend toute l'expérience de la vie, toute l'humaine sagesse. Essayons cependant de donner en raccourci quelques-unes de ses leçons.

Le temps dit aux pauvres : « Travaille, j'en ai vu d'aussi pauvres que toi en commençant, qui,

petit à petit, ont acquis, à force de travail, l'aisance et le bien-être, et laissé à leurs fils un patrimoine assez rond et un nom estimé. »

Il dit aux riches : « Sois charitable. J'ai vu bon nombre de tes pareils, ennuyés et rongés de soucis, au milieu de leurs richesses. Les meilleurs seuls trouvaient le secret d'être heureux en répandant à propos secours et bienfaits. »

Il dit aux jeunes gens : « Usez, n'abusez pas. Combien j'en ai fauché de jeunes fous, caducs avant l'âge, qui avaient gaspillé en quelques jours les plus beaux dons de Dieu ! »

Il dit aux vieillards : « J'ai vu des hommes qui, chargés d'ans, savaient encore être utiles et se faire aimer. Imités-les ; instruisez, reprenez doucement ceux qui viennent après vous ; gardez-vous de l'humeur chagrine. »

Oh ! c'est un grand maître que le Temps ! Mais combien, à chaque génération, il a de mauvais écoliers ?

A JAFFA

(Voir gravure)

LE nom de Jaffa, ancienne Joppé, est la corruption européenne de l'arabe *Yāfa*, dans lequel on retrouve l'hébreu *japha*, traduction du phénicien *joppa*, qui signifie hauteur, éminence. Cette ville appartenait, du temps des Hébreux, à la tribu de Dan.

La tradition populaire veut que ce soit à Joppé qu'ait été construite l'arche de Noé. Quand le roi Solomon voulut bâtir son fameux temple, il s'adressa à Hiram, roi de Tyr, pour obtenir de lui les matériaux nécessaires. Les bois et les pierres que l'on tira du Liban furent chargés sur des vaisseaux et dirigés par mer vers le port de Joppé, d'où Solomon les fit transporter à Jérusalem. La plage de Joppé fut le théâtre des aventures du prophète Jonas. Enfin, les *Actes des Apôtres* nous apprennent que saint Pierre rappela à la vie, à Joppé, une femme nommée Tabitha. La ville est donc pleine de souvenirs bibliques. La maison dont nous donnons une vue sur notre quatrième page est celle de Simon le Tanneur, qui fut habitée par saint Pierre, lors du séjour à Jaffa du prince des apôtres.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 129. — ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

J'aime avec passion les plaisirs de la chasse ;
Aussi, mes chers lecteurs, permettez-moi de grâce
De vous dire en deux mots (certes cela suffit)
Ma dernière aventure et ce qui s'en suivit.

Parti de bon matin et même avant l'aurore,
Sur le coup de midi j'errais bredouille encore :
Pas la moindre perdrix, le plus maigre lapin
Ne s'étaient mis au bout de mon fusil. Enfin
Nemrod désespéré, je rentrais à la ville
Quand soudain j'aperçus, à moins d'un quart de mille,
Perchés allègrement sur quelques arbrisseaux,
Une douzaine au plus de gentils passereaux.
Ma foi ! ne songeant guère au moineau de Lesbie,
Je fis feu : pan... pan... pan !... sur la terre rougie
Cinq cadavres gisaient... Hélas ! c'était trop tard,
Juste j'avais visé cette fois, par hasard !...

Mais vous qu'on dit versés dans les mathématiques,
Pourriez vous bien me dire, *œdipes* si pratiques,
Le nombre exact, précis, des oiseaux si charmants
Restés sur les rameaux ? — A vous, lecteurs savants.

SOLUTIONS :

No 126. — Le mot est : Cou-vent.
No 127. — Les mots sont : Cocodès. — Coco — Coco. — Cocotte. — Coco. — Coco. — Roccoco.

No 128

BLANCS.

- 1 R 4e F R
- 2 R 3e F R
- 3 R 4e F R
- 4 P pr. P, échec et mat.

NOIRS.

- 1 P 4e C, échec
- 2 P 5e C, échec
- 3 P 6e C

ONT DEVINE :

Problèmes. — Mlle Joséphine, St-Jean Deschaillons ; F. Richard, ville St-Jean-Baptiste ; Dame Calixte Roy, Côte-des-Neiges ; Nap. Houllé, Montréal.
Rébus. — Pierre Morrier, ville St-Jean-Baptiste.